

## La dernière bouffonnerie

*Les choses qui se passent n'ont pas forcément une raison, mais elles ont toujours une origine.*

On n'était à quarante minutes de la fin de cette interminable journée coincée entre le lundi et le mercredi quand le premier hurlement fut entendu dans tout le complexe sidérurgique. Malgré le bruit permanent des machines crachant fumée et colère et l'immensité du site, le cri effroyable nous est parvenu distinctement comme sortant directement du sol bétonné gris et poussiéreux. Pourtant, bien que venant certainement des étages inférieurs, il a parcouru de nombreux et interminable dédale pour se faire entendre à nos oreilles, et ce bien que nous soyons équipés de casques antiphoniques. Le cri a été clair ; il est arrivé quelque chose à quelqu'un. Dans les yeux de chacun, le même sentiment d'anxiété ; mon bleu de travail se mit à me démanger imperceptiblement.

C'est à ce moment là que la sirène retentit pour ne plus jamais se taire.

Le bruit devint infernal, ce qui obligea mon équipe de soudeurs à arrêter sa besogne d'un même mouvement. Nous regardions autour de nous, attendions qu'on vienne nous informer de la situation : mais personne ne vint, aucun mouvement, ni du seul couloir blanc immaculé qui nous faisait face, ni des haut-parleurs dissimilés dans les recoins sombres. Seulement cette affreuse sirène hurlante comme une damnée. Les gars se mirent à brailler et à railler l'organisation, se demandant où se trouvait cet abruti de chef, si quelqu'un allait stopper cette foutue alarme... Moi, je ne pensais qu'au hurlement, à la manière dont il nous était arrivé, aussi clair que le cristal et pourtant il semblait venir des entrailles de l'immense usine de métal. Quelqu'un et quelque part. Que des inconnues. Les gars appelaient, s'énermaient et se déplaçaient comme des veaux qui ont compris le fonctionnement d'un abattoir. Moi, je ne pensais qu'aux milliers de tonnes de béton et d'acier qui nous enfermaient de toutes parts ; couloirs, salles, tunnels, bureaux, parkings, machineries immenses, coursives et autres endroits

me séparant du dehors. Je me sens seul, apeuré, perdu. Déjà, trois de notre groupe foutent le camp d'un bon pas et disparaissent à l'angle du couloir, décidés, semble-t-il, à savoir ce que c'est que ce bordel. Nous sommes plus que quatre : moi, mon pote noir Donal et sa carrure épaisse, un type maigrichon mais courageux nommé Gwen et Rode, une enflure de première, crasseux et trapu, capable de vous planter un couteau de boucher dans le dos pendant votre prière. Ce dernier commençait d'ailleurs à jeter ses affaires –lunettes de soudeur, gants et casques- dans un coin pour rattraper ceux qui s'étaient carapatés. Sans un regard vers nous, il disparut également dans le couloir en direction de la sortie.

En vérité, je faillis réagir de la sorte car il y a dans l'air ambiant un sentiment de crainte et d'une sorte de puanteur étrange, bestiale comme suintant des murs pourtant très massifs. Je me souviens d'il y a longtemps, un professeur de français un peu pète-sec nous avait fait cette remarque : un animal sue, un homme transpire, une femme a chaud. Et bien il avait oublié une catégorie ici présente ; les murs empestent comme du fumier en plein soleil. Un mélange douceâtre de relents de pourritures et de déchets industriels. Ça sent la merde, en clair dans le texte. Ce n'est pas une puanteur mais c'est suffisamment fort pour vous frotter le nez.

Donal confirme mes pensées et propose que l'on foute le camp aussi, ce que j'acquiesce tout de suite. A quelques mètres derrière nous, Gwen nous suit comme un bon chien tout en trifouillant le pan de son bleu de travail.

A marcher dans ses interminables couloirs blancs flanqués de portes menant à d'autres couloirs ou à des machineries, le moral de notre petit groupe baisse à fur et à mesure de notre avancée vers les vestiaires. L'odeur de merde nous suit également mais maintenant avec une trainée étrange sucrée que je ne peux pas mieux définir. Au plafond, veines interminables de l'usine, plusieurs tuyaux nous suivent, bifurquent parfois dans un autre couloir ou plongent totalement dans le sol rejoindre l'inconnu. Moi, je n'ose pas regarder ni Donal ni Gwen de peur de voir la terreur contenue dans leur regard ; il se passe en ce moment des choses autour de nous, nous le savons.

Enfin, le vestiaire. D'un tempérament d'ordinaire calme, Donal se change à vive allure, balançant chaussures de sécurité et veste dans

son casier bleu cabossé. De l'autre côté de la longue rangée, Gwen s'active encore plus vite, de peur de rester seul au milieu du labyrinthe de casiers. Moi, je me contente de jeter des regards impatients de part et d'autres ; quelques affaires –chaussures, vestes et un peigne cassé– traînent sur le sol à petits carreaux bleu pâle. Cela fait six mois que je me change dans ma voiture, au parking, car on a forcé mon casier plusieurs fois, comme à d'autres. Collé de travers sur un casier, un petit calendrier montre une jeune femme nue en porte-jarretelles tenait son opulente poitrine entre ses doigts munis de faux ongles. Au dessus d'elle, est écrit en rose bonbon : *Juin, secrétaire aux petits soins*.

Un autre hurlement, aussi lointain et pourtant aussi net que le premier, retentit. Il vient encore du sol. Donal est prêt et je le suis dans sa fuite ; non loin derrière, Gwen tente de suivre le mouvement en mettant ses chaussures de ville à cloche-pied. Nouvelle course dans les couloirs jusqu'à l'escalier de secours avec sa veilleuse verte au dessus de la porte à poussoir. C'est l'escalier de secours du cinquième étage de l'aile nord-ouest, étroit et raide de quatorze marches jusqu'au demi-palier, suivit d'un demi-tour puis encore quatorze marches vers l'étage que vous vouliez. En l'occurrence, nous souhaitons arriver au sous-sol -4 prendre nos voitures et nous enfuir car la panique nous a maintenant complètement envahie. Nous descendons les marches comme des fous, nous cramponnant aux rambardes qui couraient le long des murs. Moi, je ne suis pas rassuré car notre vision est très diminué ; quatre mètres de descente puis le mur d'en face. Et c'est grâce à cette crainte que je peux entendre la faible musique venant sûrement de deux étages sous nous.

Une musique de fête faible mais entraînante comme un bal musette ; je reconnais tout de suite l'air et ce n'est pas compliqué : on joue en sourdine *La vie en rose*. Je stoppe mes camarades et ils peuvent – stoïquement- confirmer mon propos. Quelque part non loin de nous, quelqu'un joue ce classique d'Edith Piaf. Et la musique monte de plus en plus à chacune des marches descendues ; et l'odeur de merde est de plus en plus palpable à tel point que je vois Gwen roter de dégoût avant de masquer son nez et sa bouche avec sa chemise. Puis l'incroyable se produit et nous interloque tant nous avons du mal à ne pas perdre la tête.

Des touffes d'herbes vertes fluo se mettent à pousser sur le flanc haut du mur blanc nous faisant face en bas de la volée de marches, le

plafond siffle et ondule en vagues bleutées comme une marée inversée, sur l'autre mur des racines violettes brillantes sortent littéralement de la maçonnerie et font germer de multiples fleurs noir aux pistils en tête de morts fumantes. Mais ce n'est que l'accompagnement de l'ignominie qui suivait juste derrière.

Deux roues apparaissent à l'angle du mur ; une avec des rayons l'autre sans, faisant flotter le cadre dans une fumée rose baveuse. Les pneus couleur chair des roues laissent sur le sol virant au vert-violet fluo étrange des traînées de sang net, comme coupé d'une artère.

Etrangement, je suis hypnotisé par cette monstruosité et, lorsque le landau se montre avec sa capote bleu nuit étoilée comme un véritable firmament d'un soir d'août, un bras m'a encerclé à la taille et commence à me ramener vers les étages supérieurs.

C'est bien sûr Donal qui m'a tiré de ma somnolence d'une seconde. La chose finit par disparaître à l'angle du mur et doit se trouver juste sous l'escalier, juste sous nos pieds. Cette idée m'effraye tant que, mon ami et moi, retrouvant la totalité de nos forces après la vue de ce court cauchemar, montons maintenant les marches trois à trois, la musique de la Môme sifflant funèbrement à nos trousses. Car ça monte, j'en étais persuadé ! J'entends imperceptiblement les caoutchoucs de ses roues escalader les hautes marches de béton de l'escalier. Comment ça peut monter ces marches en faisant simplement rouler le landau, je n'en sais foutrement rien. Tout comme je ne sais pas d'où vient cette *anomalie* empestant la chiasse et le sang.

Arrivé à l'étage supérieur, nous trouvons Gwen qui tire comme un damné sur la poignée de la porte qui ne s'ouvre que de l'intérieur ou à l'aide d'une clef. Il hurle, tambourinant des deux mains contre l'infranchissable obstacle. D'un coup d'épaule, Donal le dégage pour faire place et se met à chercher frénétiquement la clef que chaque employé a. Gwen demande en criant ce que c'est que cette saloperie. Moi, je jette des coups d'œil paniqués vers le bas des marches car ça semble vouloir nous rattraper. De nouveau les racines apparaissent, les herbes fluo, et aussi les pistils en crânes blancs ricanant – plus pressés que le reste de l'horreur qui suit- volent dans leur direction, entouré d'un halo d'or fondant. Le landau finit aussi par surgir, avec ses roues qui chantent et sa capote constellée d'étoiles argentées d'où des

gargouillis infâmes s'élèvent, tel le cri aigu d'un oisillon à la chair à vif.

Donal cherche toujours mais plus de clef. A la place, lorsqu'il retire ses mains des poches, il se mit également à hurler d'effroi. Un cri glaçant strident de quelqu'un à qui on a fait une farce affreuse. Ses poches –je le vois lorsque mon ami chancelle vers les marches fatales– sont remplies d'yeux. Des dizaines d'yeux bleus arrachés de leur orbite d'origine ; certains intact mais beaucoup crevés. Plusieurs tombent sur le sol de béton, déversant sang et liquide de la pupille. C'est ignoble de voir ces tas d'yeux crevés -comme par des milliers d'aiguilles- tomber par grappe. Pour Gwen, c'est la goutte de sang qui fait déborder la baignoire ; il dégueule sans retenu à moitié sur lui, à moitié sur les yeux, mélangeant vomi et cristallin dans une même mare de sang. Une omelette, me dit-je et l'idée me fit déglutir méchamment. Je ne vois même pas Donal tomber dans les escaliers que Gwen me tire déjà vers le niveau supérieur, laissant la maudite porte fermée derrière nous.

Nous remontons à toute vitesse au deuxième étage. Fermé. Puis, sans réfléchir, le troisième. Fer... Non, une petite pierre plate fait entrebâiller la porte à pousoir pour éviter sa fermeture. Nous la poussons avec effort et la refermons une fois de nouveau dans un couloir, en sécurité. En apparence.

La musique s'est tue, le silence impose enfin son règne. Nous pouvons souffler un peu. Gwen crache plusieurs fois par terre pour se nettoyer un peu la bouche, puis il se met à frissonner d'horreur en me demandant ce que j'ignore à totalement. Je lui réponds que je n'en sais rien mais que ça leur veut du mal. Cela ressemble à un énorme canular ou plutôt à une démence collective, que je ne vois pas d'autre explication. Nous marchons d'un pas rapide vers une autre issue de secours à l'autre bout du gigantesque bâtiment, à l'aile nord-est. Gwen me dit que c'est possible, qu'il a vu une émission à la con (*pléonasme*) où des gens croient vivre dans une maison hantée, sauf que cela n'existe pas dans la vraie vie, n'est-ce pas ? Je m'apprête à acquiescer lorsque nous abordons un coude en angle droit dans le couloir. Nous nous stoppèrent instantanément, Gwen faisant un pas en arrière.

Le couloir fait moins de deux mètres de marge, murs blancs et faux plafonds blancs incrustés de néons discrets. Et, au milieu du passage, se trouve le plus gros et le plus abject amuse-gueule du monde. Poser

sagement sur le sol en béton, il commence par une tranche de pain de mie dorée au four large d'un moins un mètre de carré et épaisse comme il se doit, suivit de dizaines de tranches de Cyril –une connaissance de la boîte- empalé du cul au crâne dans un pieu en bois fini par une olive noire géante qui trônait à moins de vingt centimètres des faux plafonds. Cyril a les yeux vitreux, la langue pendante et les organes internes sur les tranches sanguinolentes de son corps, tel un rosbif prédécoupé. Pour Gwen, c'est de trop ; sans hurler, sans gémir, je le vois faire volte-face et fuir à toutes jambes. En vérité, face à cette monstruosité gastronomique, j'allais m'enfuir mais me retient. M'enfuir, mais pour aller où ? L'escalier n'est plus très loin et retourner sur mes pas signifie affronter une horreur qui se déplace. Ce que j'ai à moins de deux mètres de moi est ignoble mais parfaitement immobile. Je prends le parti de contourner l'obstacle par la gauche en longeant le mur.

C'est bien sûr plus la peur primaire qui m'empêche de foncer plus vite de l'autre côté. Je me mets à longer le mur comme si je me trouvais au bord d'une corniche donnant sur un précipice, avançant doucement et nerveusement, détournant les yeux du cadavre en tranche, évitant de penser aux poumons déchirés durant le massacre, aux côtes apparentes blanches comme l'ivoire et à l'intestin qui pendouille entre deux parties de corps, tel un chapelet de saucisses. Durant ma progression, des petits morceaux de chairs et des gouttes de sang tombent sur le sol avec un plic ploc d'évier bouché.

Je finis par arriver au milieu, dos au mur, me forçant encore plus à regarder le plafond où se trouve l'olive titanesque au bout de son pieu, brillante d'huile végétale. C'est à ce moment que Cyril se met à me parler. Tous les morceaux de Cyril remuent de la tranche de pain de mie au sol jusqu'à sa tête empalée. Cette dernière, dans un grincement d'os et de bois, se tourne vers moi et me force à regarder son regard cadavérique. Des gargouillis sortent de sa bouche lacérée et je faillis vomir en voyant le pieu vertical entre ses dents cassées et ensanglantées. J'ai presque atteint l'autre côté lorsque la bouche du cadavre de Cyril dit en bavant salive et sang : « *C'est un rêve immonde... qui ne finit jamais... l'Insondable... me la conté...* »

Je tremble de toutes parts, mes vêtements me collent à la peau mais je finis par arriver ; je suis de l'autre côté du monstre et je m'enfuis aussi vite que possible, loin de cette horreur dégoulinante de ses

propres entailles. Je peux souffler mais je préfère de loin courir comme un forcené car l'effort fournit dans cette courte course me fait un bien fou. Sentir l'air sur mon torse trempé de sueur, souffler comme un bœuf, cela m'apaise un peu l'esprit. Pourtant, ce que j'ai vu –je le sais- me serra imprimé au fer rouge pour toujours. Mais en attendant, il me faut fuir d'ici, de ce piège démoniaque et insensé et atteindre ma voiture.

J'ouvre la porte et m'élançai dans l'escalier de secours nord-est et le descend sans me soucier de savoir ce qui peut se cacher à cacher à chaque bifurcation. Rien arrive, ni de près, ni de loin. Je me prends à croire à la liberté et, sans me méfier d'avantage, j'ouvre la porte menant au parking.

Je pousse un hurlement en brandissant mes mains en avant lorsque je vois cette longue tâche rouge sang sur le mur à ma droite. Je regarde mieux et lis sur l'affichette juste au dessus : *Type AB n°245*. Un extincteur. Je suis en eau de m'être fait si stupidement peur. Le parking est on ne peut plus vide. Il n'y a donc personne ?! Plus d'âmes qui vivent dans ce complexe de béton et d'acier ?! Mais le temps n'est pas à l'observation ; je file vers ma place de parking, effleurant les voitures d'occasions maintenant orphelines, courant vers un semblant de raison. Je la vois, à moins de dix mètres, cette bagnole, a carrosserie blanche usée et ses cent soixante mille au compteur.

C'est à ce moment que je ne peux plus mettre un ressort devant l'autre. Je m'effondre sur le sol froid sans savoir ce qui m'arrive, sans comprendre pourquoi j'ai deux gros ressorts qui ont remplacé mes jambes. Je ne souffre nullement. Je suis juste abasourdi de voir mes membres inférieurs transformés ainsi. Pas de sang, pas de déchirure visible ; mon jean est soudé à l'acier comme une seconde peau.

Je continue de m'approcher de ma voiture en rampant, en évitant d'écouter le bruit des ressorts gratter par terre, en évitant de penser aux larmes qui émergent face à tant de folie. Mais le pire fini par surgir de derrière un mur, à cinq mètres à ma droite.

C'est une silhouette blanche parfaite qui semble être découpée dans du papier. Une silhouette nue de tous artifices ; pas de yeux, pas de nez, sa peau est lisse en totalité et brille légèrement, l'encerclant d'une faible lumière tout aussi blanche. Pour toujours, je ne dis rien ; j'accepte. Je ne sais pas si cette tête ronde et blanche –une ampoule allumée, me dis-je- me regarde. Je pense que oui car elle s'approche

doucement, en flottant d'un pas de fée à l'autre, comme les premiers hommes sur la Lune. Je ne l'ai pas vu d'abord à cause de la lumière qui en émane mais il tient un tourniquet multicolore dans sa main droite. Est-ce son symbole ? Je n'en serai jamais rien car, au milieu de la tête blanche qui se penche face à moi, une entaille s'ouvre horizontalement et une bouche noire se dessine rapidement. Grande, démesurée, elle me gobe en entier, sans me toucher, jusqu'au sol, comme un godet de tracteur emporte la terre. Il fait noir et je tombe.

Dans une éternité, je serai digéré et déféqué.

Mars 2010